

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue Saint Jean n. 30.

ROUSSEAU ET PAPERIE

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le (sans et lendemain de fête) excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recorra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés par la poste.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 26. — Combat d'Irimes, par le général Manco, contre les Autrichiens (1794).

Prise de Boscut, par le général Charbonnier, contre les Autrichiens (1794).

Prise de Courtrai, par le général Souham, contre les Autrichiens (1794).

Combat de la Crête Roqueluche, par le général Manco, contre les Espagnols (1794).

MONTEVIDEO.

Nous ne publierons pas la traduction de l'article du *British-Packet* que nous avons annoncée, parce que le *Nacion* l'ayant fait avant nous, nous ne voulons pas faire de double emploi.

Nous avons promis de ne plus attaquer M. le consul au sujet de l'affaire des 30 Basques, et au sujet de sa lettre à M. de Lurde du 13 avril courant. La conduite de ce fonctionnaire est tellement riche en fautes capitales, que nous ne pouvons nous empêcher de prendre à tâche de nous embarrasser par l'accumulation de ses bévues, nous nous appesantirons sur les plus palpables et les plus grossières.

M. le consul met cavalièrement à la porte ceux de nos compatriotes qui se présentent chez lui, sous le prétexte qu'ils ont pris les armes, et que dès-lors ils sont en dehors des lois françaises. Il a proposé à d'autres, au lieu de les appuyer auprès du gouvernement actuel de la République Orientale; de les adresser directement à Oribe avec des lettres de lui qui provoqueraient une satisfaction immédiate. Il a écrit sur la porte de son cabinet consulaire l'inscription que Dante *Alighieri* place sur les portes des enfers: *Lasciate ogni speranza (laissez de côté toute espérance).*

FRUITILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

MOSAIQUE.

II.

Après la déplorable capitulation du général Dupont à Baylen, Madrid avait dû être évacué par les troupes françaises, et Joseph Bonaparte s'était retiré à Burgos pour y attendre des secours de l'empereur son frère. A la nouvelle de cet événement, Napoléon jugeant parfaitement de la gravité des circonstances, résolut de frapper l'Espagne de terreur par un de ces coups qu'il savait porter si à propos. La garde impériale traversa la France en poste, et lui-même, franchissant les Pyrénées, s'avança à pas de géant en résoulant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. A Sommo-Sierra, l'ennemi était retranché sur la montagne; mais tandis que notre infanterie montait à droite et à gauche, les lanciers polonais occadaient pour ainsi dire avec leurs chevaux

M. Pichon rétrécira tellement le cercle de la nationalité française, il l'entourera de tant de restrictions, il la circonscrira dans de telles limites, qu'il finira par être le seul Français résidant à Montevideo (selon lui, bien entendu.)

Quoiqu'il fasse, il ne nous empêchera pas de poursuivre vigoureusement notre œuvre, et, Dieu aidant, de la mener à bonne fin. Nous dédaignons les épithètes dont sa grandeur a bien voulu nous honorer parce que nous savons que toutes ces insultes lui retomberont un jour sur la tête, et que, sans compter la punition de ses remords, il en subira une autre plus grave pour lui et plus positive pour nous. Qu'il marche donc en pleine liberté dans les voies tortueuses de sa politique insolente seulement envers les Français! Le jour de notre sainte bataille approche de minute en minute; et après la victoire, qui n'est pas douteuse, sonnera enfin l'heure des révélations, et bien des turpitudes seront révélées.

Nous le respecterons jusqu'au bout, nous comptons les légitimes instincts qui nous aiguillonnent, parce qu'il ne faut jamais marcher sur un représentant français, fut-il dans la tour.

Mais il est d'autres individus, qui, mesurant leurs compatriotes à leur queue, ont traité de canailles ceux qui aujourd'hui portent volontairement le fusil. Jusqu'ici il y a eu et il devait y avoir indulgence: la tolérance permet à la rage impuissante les premiers transports de son dépit retentissant. Les opinions sont libres; elles ont été respectées jusques dans leurs plus grands écarts. Arrière aujourd'hui toutes les âmes mauvaises, grangrénées de rancune grossière et de sentiments empoisonnés! Assez long-temps les roquets hargneux ont aboyé de loin sans mordre sur les dogues paisibles et forts! Silence à ces voix isolées, insolentes et lâches! Nous ne voulons pas de réaction; et les canailles ne parleront plus. Un sang généreux coulera bientôt sur un

une route percée en spirale, au milieu des balles et des quartiers de rochers que l'ennemi faisait pleuvoir sur eux, et se précipitaient sur ces redoutes élevées par la nature, en sabrant les Espagnols qui, épouvantés par tant d'audace, se retiraient en toute hâte sur Madrid. Napoléon les poursuivit et arriva presque en même temps qu'eux aux portes de cette capitale. La résistance y avait été organisée. On se défendit long-temps avec opiniâtreté; soldats et citoyens rivalisèrent de zèle et de courage. Une sorte de fureur patriotique animait les combattants; le fanatisme poussait les Espagnols au martyre. Des moines, le crucifix d'une main, l'escopette de l'autre, donnaient eux-mêmes l'exemple. Mais tant d'héroïques efforts devaient être inutiles devant la bravoure et le sang-froid de nos bataillons. Les Espagnols succombèrent, et nos soldats, franchissant des monceaux de cadavres, enlevèrent la position du Retiro après la lutte la plus acharnée dont l'histoire de nos guerres dans la Péninsule fasse mention. C'en était fait de la ville de Madrid, sans Napoléon qui fit proposer aux autorités locales une capitulation que celles-ci s'empressèrent d'accepter pour éviter le plus grand des malheurs, la destruction. Parmi

glorieux champ de bataille; il ne sera plus toléré qu'on rie impudemment à la veille de la *journal du sang*. Les braves qui risquent leurs fortunes et leurs vies imposent désormais la modération aux *habilleurs* du président *légal*. Libre à eux de lui fabriquer des uniformes galonnés, et de les lui faire parvenir, s'ils peuvent! Mais que leur sympathie se borne là, et qu'ils se le tiennent une bonne fois pour dit.

Courage, braves compatriotes! méprisez la grêle impuissante des sarcasmes railleurs; punissez-la hardiment, si elle ose vous affronter: vous êtes dans votre droit. Courage! l'immortalité prépare ses couronnes, et vous les rapporterez glorieusement dans vos foyers consacrés par la victoire. Oribe se fortifie en vain dans des retranchements que vous saurez franchir, la bayonnette en avant; et tous, nous serons là, comme vous, pour affronter la mort et partager votre triomphe. Ad. Delacour.

Parallèle entre la politique française et anglaise.

L'explication française, hier, généraux et pardonnant facilement les offenses, que l'on accorde avec raison à attribuer au peuple français, s'est tellement infiltée dans la politique des gouvernements de la France que notre pays est considéré par quelques états comme un enfant colère et malin auquel il ne faut pas céder pour que son emportement cesse et pour le faire rentrer dans le devoir. Les faits qui se sont passés, il y a peu de temps et que nous allons sommairement passer en revue, viennent à l'appui de ce que nous avançons. En 1829 le dey d'Alger osa frapper de son éventail la figure de notre consul; et la Restauration quelque faible et puérile qu'elle fut, ne put résister à l'opinion publique. L'expédition d'Alger fut résolue, l'insulte faite au représentant de la France fut vengée, et si la glorieuse révolution qui en Juillet 1830 précipita du trône le dernier des

les noms que l'empereur tint au bas de la capitulation, remarqua celui du marquis de Saint-Simon.

Cet officier général est Français, dit-il au prince de Neuchâtel; il a porté les armes contre sa patrie. Qu'il soit arrêté, jugé et exécuté sur-le-champ, selon toute la rigueur de nos lois militaires. Je défends à qui que ce soit d'intercéder en sa faveur.

A un ordre si formel, il n'y avait rien à répondre. Berthier se rendit chez le général Belliard, qui venait d'être nommé gouverneur de Madrid, et lui transmit l'ordre qu'il avait reçu. Belliard fit valoir quelques considérations en faveur du marquis; il invoqua la capitulation qui avait été ratifiée; le prince de Neuchâtel se borna à lui répondre d'un air consterné:

— L'empereur le veut ainsi.

Il n'y avait plus qu'à obéir. A onze heures du soir, un conseil de guerre est convoqué, et M. de Saint-Simon, qui avait été amené à l'état-major, paraît borné devant les juges. C'était un vieillard plus que septuagénaire; sa figure était calme, son langage plein de dignité. Il ne lui avait fallu qu'un instant pour se faire des amis de tous les officiers qui l'entouraient. Devant le

Mais l'indépendance n'y a pas rendu la liberté à la France, le gouvernement français après avoir humilié son ennemi, lui est parvenu.

Le Mexique laissa maître et ne s'occupant pas de nos navires, et trois légations s'efforcent pour mettre en évidence la force de St. Jean d'Ulua que l'on croyait inexpugnable.

Le Mexique demanda la paix, on la lui accorda, l'indemnité si elle ne payait pas le quart des frais de la guerre, le traité portait qu'on garderait St. Jean d'Ulua jusqu'après le paiement, croyez vous qu'on ait agi ainsi? detrompez vous. On rendit le gagnant d'avoir été payé. Encore de la générosité. Plus récemment, lorsque notre pays fit à Rosas l'honneur de croiser le fer avec lui, il tenait ce tyranneau sous sa griffe. Il n'avait qu'à serrer un peu, et le genre humain eût été délivré de ce monstre sanguinaire.

La France a eu encore pitié. On lui pardonna, on lui rendit Martin Garcia, la clef du commerce de tout le haut pays. On se contenta de la promesse d'une indemnité qui n'était pas suffisante pour donner un morceau de pain aux veuves et aux enfants des victimes du tyran de Buenos Ayres. Ce n'est plus de la générosité. C'est une stupide faiblesse.

Un bon homme, nous l'aimons, nous l'estimons. Un bon homme est considéré en France comme un homme faible, comme un imbécille.

La France n'a été depuis quelques années qu'un bon homme.

Dans un prochain article nous mettrons en parallèle la conduite du gouvernement anglais. Nous n'y rencontrerons pas la magnanimité, la générosité de la France, et nous pourrions en conclure que l'Angleterre n'a en vue que ses avantages commerciaux et le respect qu'on doit à ses nationaux. Elle est parvenue à son but, tandis que la France malgré sa force a été jusqu'à ce jour impuissante pour parvenir au même but. D. C.

A monsieur Thiebaud colonel des volontaires Français, &c.

Monsieur le colonel

A une époque où nous faisons les vœux les plus ardents pour le triomphe d'une cause qui n'est pas seulement celle de l'humanité et de la civilisation, mais aussi celle de l'honneur national, nous sommes la douleur de voir frustrées toutes nos espérances par le triste et stérile dénouement au quel vint aboutir un blocus de près de trois ans.

conseil, le marquis ne chercha pas à disputer le reste d'une vie qui n'avait jamais démenti le beau nom qu'il portait, et il se borna à présenter à ses juges comme justification du crime qui lui était imputé, le résumé de sa conduite politique qu'il fit en ces termes:

"Fils du marquis de Saint-Simon, je me suis voué dès l'enfance au métier des armes, et je crois en toute occasion avoir agi suivant les lois de l'honneur. Pendant la guerre d'Amérique, j'ai eu la gloire de faire prisonnier l'amiral Cornwallis avec tout son corps d'armée. En 1789 j'ai fait partie de l'assemblée constituante, en qualité de député de la noblesse. Là, je me suis élevé avec force contre le décret qui annulait les titres et les prérogatives de ma caste, en déclarant hautement que je refusais d'y adhérer et que, puisqu'il en était ainsi, j'allais quitter la France. Grand d'Espagne de première classe, naturalisé espagnol depuis 1793, je me suis réfugié dans ce pays où j'ai eu le devoir d'accepter du service. D'honorables blessures, toutes reçues par devant, peuvent attester que je n'ai pas été ingrat envers ma patrie adoptive. Plus tard, et sans qu'aucun désir ait été manifesté par moi, sans qu'aucune démarche ait été faite à mon instigation, le gouvernement français a cru devoir faire rayer mon nom de la liste des émigrés. J'avoue que j'ai profité de cette faveur pour aller à Paris, où j'ai réclamé, de

Mais aujourd'hui que les échos de tout de me compassent et d'incertitudes qui jusqu'à ce jour avaient si de l'ardeur à notre égard, nous avons connu enfin que nous ne devions compter que sur nous-mêmes, et n'ont pu que nous nous persuadions être à la veille de voir rétrograder par un résultat bien différent de celui que nous connaissions, et qui, loin d'avoir été au profit de l'honneur de la France, a été au contraire au profit de nos ennemis, et sur les peuples infatigables, signés d'un malheur sort, la plus affreuse et la plus dégradante oppression. Cette fois-ci nous en avons vu la confiance, le peu de l'acquis qui est toujours si facile à se inspirer de courage et de valeur, se perdre au dessous de la tête que lui impose l'honneur de son pavillon. Il ne saurait y avoir point à des vues égoïstes et mesquines, à des exigences qui les intérêts graves qui sollicitent le concours de tous les hommes d'honneur dans cette lutte engagée entre la civilisation et la barbarie.

Je me réjouis donc, avec vous, monsieur le colonel, de l'impulsion et de l'enthousiasme avec lesquels nos chers compatriotes ont répondu à l'appel que vous avez fait à leur bravoure et à leur dévouement à une noble cause, dont le triomphe au jour révélera un état de stabilité et de garanties positives, qui assurera à tous, au commerçant et à l'ouvrier la sécurité et le bien-être.

Tous nous avons à cœur de prendre part à cette œuvre de civilisation, en nous unissant à ce peuple hospitalier, et en le secondant de tous nos efforts, pour le succès d'une entreprise aussi noble, aussi louable, puis qu'elle intéresse tout à la fois l'humanité, notre honneur et notre avenir.

Je me réjouis donc, monsieur le colonel, que mes services puissent vous être agréables; je viens vous les offrir sans aucune restriction, et en tant que mon ministère pourra être utile à mes braves compatriotes dont le courage et la fidélité ont fait palpiter mon cœur des plus vives émotions, le jour que je me trouverai au milieu d'eux, témoin de leur vaillance et de leur intrépidité.

Agré-je, monsieur et estimable compatriote, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

L'abbé DESOMBRES.

Montevideo, Hôpital de la Charité, 22 avril 1843.

"l'autorité, une expédition officielle de ma radiation; mais pour me la délivrer on a exigé de moi le serment aux constitutions de l'empire; j'ai cru devoir refuser de prêter ce serment, alléguant qu'attaché à l'Espagne, j'étais déterminé à ne jamais abandonner sa cause. Mes observations ayant été soumises au ministre, celui-ci a répondu que le marquis de Saint-Simon, se qualifiant d'étranger, pouvait recevoir l'expédition qu'il sollicitait sans prêter le serment exigé. Je suis revenu en Espagne, et dernièrement, quand il m'a fallu défendre ma nouvelle patrie, ce pays qui m'avait comblé de biens et d'honneurs, me croyant libre et maître de mes actions, je me suis mis à la tête de mes soldats. Vous savez le reste, messieurs. Maintenant prononcez!"

Malgré la noblesse et la véracité de ce langage, le conseil, pensant que M. de Saint-Simon, par le seul fait de sa radiation de la liste des émigrés, n'aurait pu perdre la qualité de Français, même après son refus de prêter serment aux constitutions de l'empire, crut devoir lui faire l'application de la loi, et la peine de mort fut prononcée à l'unanimité. A cette nouvelle, la fermeté du marquis ne se démentit pas; à voir sa belle figure et l'air abattu de ses juges, on eût dit que les soleils avaient changé.

Cependant Mlle de Saint-Simon, en apprenant l'arres-

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser est une preuve touchante de la bonté de votre âme et des principes de charité que vous apportez dans l'exercice de votre dignité et saint ministère. Ni mes compatriotes ni moi, n'avions besoin de ce nouveaux témoignage de votre part, pour rendre hommage aux sentiments que vous professez et qui attirèrent malheureusement un jour sur votre tête le courroux d'une administration sanguinaire. Si, pendant votre résidence à Buenos Ayres, le Dictateur Argentin dans son impuissance de changer la nature de vos principes, vous a aussi choisi dans sa rage pour une de ses victimes, votre existence en a souffert beaucoup, il est vrai, mais votre souvenir n'en est que plus profondément gravé dans le cœur de tous les gens de bien qui vous y ont connu.

J'accepte avec émotion, Monsieur, en mon nom comme en celui de mes braves camarades les offres que vous voulez bien nous faire, et vous prie en même temps de recevoir au nom de tous la certitude de notre reconnaissance.

THIEBAUD.

Monsieur l'abbé Théophile Desombres, à l'Hôpital de la Charité.

VOLONTAIRES FRANÇAIS.

DEUXIEME BATAILLON.

Volontaires.

M'étant déjà réuni à tant de cœurs dignes d'être français, j'ai rempli une liste de braves, et je me sers de la voie du journal pour prévenir tous ceux qui ne seraient pas enrolls jusqu'à ce jour de passer chez moi, rue Bieno-Vista, maison Lima où ils trouveront des amis tous voués à la noble cause que nous défendons. Puisque c'est notre liberté!

Le capitaine,

DULAC.

NOVELLES DU SOIR.

—La chambre des représentants de Buenos Ayres, doit de rendre le 28 pour s'occuper de la note contre le tir de MM. Mandeville et de Lurdo en date du 16 Décembre dernier.

—Mr. Mandeville a fait savoir au Commodore Purvis qu'il approuve complètement sa conduite.

tion de son père, était accourue à l'état-major pour avoir le motif de cette mesure. Elle était assise au milieu d'un groupe d'officiers à qui elle avait su commander le respect et l'intérêt. Ceux-ci, tout en lui faisant entrevoir la gravité de l'accusation qui pesait sur le marquis, lui prodiguaient des consolations et s'efforçaient de faire naître dans cette âme angélique un espoir qu'ils étaient loin de partager. Mais quand la condamnation de son père fut connue, quoi qu'on eût fait en la laissant pressentir le triste dénouement, elle comprit aux figures attristées des officiers qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Elle allait les interroger, lorsque le général Belliard entra dans le salon pour demander l'aide-de-camp de service. Aussitôt, Mlle de Saint-Simon s'élança vers lui, et lui saisissant le bras.

—Général, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, où est mon père? qu'est-il devenu? quel crime peut-il avoir commis? Menez-moi vers lui, je vous en conjure!

Belliard hésita à lui dire toute la vérité; mais vaincu par les instances de la jeune fille, il lui répondit, en cherchant à maîtriser l'émotion qu'il éprouvait:

—Eh bien! oui, mademoiselle, il faut vous l'avouer, M. de Saint-Simon vient d'être condamné pour avoir porté les armes contre l'armée française, contre sa patrie. Mais, croyez-moi, tout espoir de le sauver n'est pas perdu.

— Un pers nautique, infatigable nous a assuré que Orbe n'a fait peler Pacheco pour prendre le commandement de l'escadre, et qu'il le remplacera dans le commandement de la cavalerie.

— Le conseil étranger, dans notre patriottisme, envoie un article du Nacional est Mr. Pichon nous lui prouverons notre assertion, s'il le désire.

— Nos garantis nous l'arredo ta suivante! qui t'obéit qui n'ayant reçu chez Mr. Pichon un pot de n'importe quoi, est écarté dans une boutique pour demander le change le commis p'attendant celui qui lui propose tout le p'tacon d'autre soulève s'il poucho lui montre la giberne & lui dit: M. le Consul est assez bon pour j'orvi à mes menus plaisir; comme volon avec frégate, j'ai ma ration, et je marcherai comme les autres."

FACTS DIVERS.

Les pluies continuelles ont amené un débordement de Lise, à Péignieux, qui a causé de grands dommages dans le faubourg de cette ville et dans les campagnes environnantes. Le 14, la rivière charroyait depuis deux jours des planches, des barriques et des animaux noyés.

Le niveau de la Seine s'est élevé, depuis hier, de 25 centimètres. Il ne s'en faut que de trois décimètres pour qu'il atteigne la hauteur de cinq mètres aux écluses de ponts. L'eau commence à pénétrer dans les habitations de Boucy; à Coubevoie elle est arrivée au point culminant de la chausée; elle déborde dans les bas-fonds d'Issy et dans la plaine entre Chanton et Rueil. Le fluvo roule des débris de planches et poutres, ce qui annonce de grands ravages dans la nuit. Sino.

On écrit de Besançon que le 13 le vent a renversé des cheminées et déraciné des arbres. Une vitre a été culbutée, et celui qui la conduisait a été grièvement blessé.

On écrit de Verdun que la diligence venant de Paris a été renversée par le vent. Les voyageurs en ont été quittes pour la peur.

Les journaux de Bordeaux annoncent que le 12 la crue des eaux a été telle, que le courrier de Tournon a été obligé, à Aiguillon et à Dérans, de se servir d'un bateau. Le même jour, le vent était si violent qu'un clocher de la cathédrale Saint-André, d'un mètre de hauteur sur 40 centimètres de circonférence, est tombé d'une hauteur de 16 mètres environ.

Non loin de La Teule, dans les Landes, une

— Ah! monsieur, s'écrit-elle en proie au plus violent désespoir, sauvez mon père! sauvez-le, ou je meurs avec lui!

— Hélas! ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir. Cependant, dès que j'en aurai toute la colère de l'empereur, je vous aiderai à obtenir la grâce de votre père. Malgré les ordres que j'ai reçus à son égard, je vais ordonner que l'exécution de l'arrêt soit suspendue. Mais il vous faut monter sur-le-champ dans ma voiture avec un de mes officiers, et tâcher d'arriver jusqu'à l'empereur, qui doit passer la revue de sa garde à la pointe du jour. Partez, mademoiselle, le ciel et votre piété filiale feront le reste.

Puis Belliard appelle un capitaine d'état-major:

— Monsieur Rastoul, lui dit-il, vous allez monter dans ma voiture avec Mlle de Saint-Simon; vous vous rendrez à Chamartie, où la garde doit être en ce moment. Tuez mes chevaux, s'il le faut; mais faites en sorte d'arriver avant que l'empereur ait achevé son inspection. Il vous faudra percer jusqu'à lui, entendez-vous bien, pour que mademoiselle, que je confie à votre bon cœur, puisse lui parler. Allez, monsieur, vous n'avez pas une minute à perdre: il s'agit de la vie d'un homme!

On part et on arrive au moment où Napoléon passait devant la dernière ligne de ses grenadiers. Mlle de Saint-Simon s'élance de la voiture, court, se précipite à

mon côté et me prend dans ses bras; elle me serre contre son cœur et me dit: "Adieu, adieu, je ne te reverrai plus."

VARÉTÉS.

Chroniques de la mer.

JACQUES AVERY.

(Suite).

Cette grande cité maritime, composée de trois cités (ce qui s'est appelé au rendez-vous de l'île), était dès le règne de Guillaume d'Orange, le port militaire le plus important de la Grande-Bretagne. Cependant elle n'avait point encore cette régularité géométrique envisagée par les hommes de progrès du continent, et qui donne aux villes modernes de l'Angleterre, l'aspect d'imposantes pyramides de maisons passées au tour de l'acier. Plymouth était mal bâtie: c'est-à-dire que ses quartiers étaient déshabillés de charmes de la ligne droite et des grâces de la perpendicularité: plus d'une rue y serpentait capricieusement, sans égard pour l'axiome qui nous enseigne le chemin le plus court; plus d'une maison aravanait sur la voie publique, ses étages à pans de bois ou ses corniches sculptées, privant ainsi les passans, en leur occurrence, de plus ou de soleil; enfin, l'entrée du port était déshonorée par une centaine de cabanes, à toits lumineux et moussus, devant lesquels Van O-tale aimait tant à placer une vieille femme, détrempée par un couché de soleil, ou quelque marin à jambe de bois, regardant jurer des écluses.

Ce quartier était, à la vérité, plus beau à prendre qu'à visiter, et sa destruction eût été moins regrettable pour la morale que pour le pyrologiste; car la plupart des huttes qui le composaient n'étaient habitées que par des taverniers ou des filles de joie. C'était là que les matelots noirs venaient, au retour de leurs expéditions lointaines, peindre, comme ils le disaient, le goût du chat à neuf queues (1) et de la vie salée; c'était là qu'ils touchaient à leur arrière de plaisir, en se livrant à des excès aussi prodigieux que les privations qui les avaient précédés.

Or, le jour où commence notre récit, la taverna du Perk d'Argent retentissait de cris joyeux poussés par une troupe de jeunes marins et par une demi-douzaine de femmes de mauvaise vie. Grâce à ces aimables infirmes, comme les eût appelés le poète Dryden, et aux flots de gin déjà versés, les braves matelots de Georges Rook avaient complètement oublié le cruel échec que Tourville venait de leur faire subir, et ne songeaient qu'à se dédommager de six mois de continence et de sobriété forcée. Le Ruis Brianna lui-même avait fait place à des chants moins subjugués; la vieille Angleterre était détronée pour Jean-Grain-d'Orge, et la liberté des mers momentanément abandonnée au monde; le bon britannique était ivre.

Les pintes venaient d'être emportées par le tavernier pour être remplées une dixième fois, lorsqu'un nouveau personnage entra au Perk d'Argent.

C'était un homme d'environ cinquante ans, pâle,

(1) Martinet à neuf cordes, dont on frappe les matelots anglais.

l'étrier de l'empereur, tombe sur les genoux et s'évanouit, après s'être écrié d'une voix déchirante;

— Grâce! sire, grâce!

Napoléon s'arrête, tourne la tête, et fronçant le sourcil, demande avec un geste d'humeur:

— Quelle est cette jeune femme! que veut-elle!

Alors le capitaine Rastoul s'avança et répond:

— Sire, mademoiselle est la fille du marquis de Saint-Simon, condamné à mort cette nuit. Le général Belliard a pris sur lui de suspendre l'exécution, et moi-même j'ai...

— J'avais donné des ordres! interrompit l'empereur d'une voix terrible.

— Sire... balbutie le capitaine.

— C'est assez, monsieur, retirez-vous!

Mais en disant ces mots, Napoléon avait jeté les yeux sur Mlle de Saint-Simon, étendue sans mouvement aux pieds de son cheval, et tout aussitôt son regard s'était adouci; il avait fait un geste de bienveillance pitié, en disant, de cette voix brève qui lui était habituelle dans les occasions de ce genre:

— Messieurs, qu'on ait le plus grand soin de Mlle de Saint-Simon, et qu'on lui dise que la peine de son père est commuée.

Puis il avait imprimé à son cheval un léger mouvement et s'était éloigné lentement, mais non sans tourner

constamment avec peine, et dont les vêtements à moitié détrempés et mouillés se collaient à sa poitrine. Les chevaux de sa voiture s'étaient arrêtés, et il avait dû se faire porter par des braves de son régiment. Ses chevaux crevés laissaient paraître ses pieds nus et l'un des relais de sa voiture derrière et demi-détaché, jusqu'au-dessus de ses épaules. Il avait les cheveux en désordre, la barbe blanche par endroits et hérissée, le regard brillant d'un éclat vif, les narines contractées et les lèvres frissonnantes. Cependant, sous cette expression malheureuse, il était facile de retrouver encore dans cet homme des traces de vigueur. Ses traits étaient fortement dessinés, ses traits élevés, et malgré la nécessité de ménager un costume que le moindre titaillement pouvait compromettre, ses mouvements avaient une certaine liberté qui prouvait une énergie exercée.

En entrant, il regarda autour de lui, d'un air hagard; s'approcha d'un banc qui touchait à la table de matelons et s'assit.

William Butter, joyeux contre-maître du vaisseau de S. M. le Dragon, leva les yeux dans ce moment et l'aperçut:

— Saint-Georges! s'écria-t-il, qu'est-ce qui nous vient là?

— Quelqu'un venant de la montagne, observa le canonnier Rakon, en jetant par-dessus l'épaule au noiveau vers un regard de dédain.

— Non, reprit William, ce doit être un homme de mer.

— Pourquoi cela?

— Ne vois-tu pas qu'il mange une culbute comme une voile d'artimon, et qu'il y a pris des ris de peur des coups de vent?

L'hilarité qu'excita cette plaisanterie fit lever la tête à l'étranger.

— Depuis quand les marins d'avant-hier se permettent-ils de traiter leurs amis? dit-il d'une voix rauque et hostile.

Rakon se détourna.

— Est-il donc vraiment de métier? demanda-t-il avec un air protecteur.

— Assez pour distinguer un loyal matelot d'un voleur de gargousses! répliqua l'étranger aux lèvres serrées; ton de medras qu'attendaient les marins de Pélopie pour tout les corps auxiliaires qui se seraient avec eux sur les vaisseaux du roi.

— Parle ciel! c'est un des pères! s'écria gaiement Butter. Hélas! l'ami, je ne vous paierai plus de votre manière de faire les reprises, puisque vous avez la peau tendue de ce côté; mais approchez un peu du bout de la table et buvez avec nous.

L'étranger s'approcha, et, malgré la fièvre qui faisait trembler sa main, il prit un gobelet, qu'il tendit au jeune contre-maître.

— Allons, reprit celui-ci, en trinquant, à une meilleure fortune, milord L., et surtout à une meilleure santé! car si l'habit à fini son temps, il me semble que la doublure n'est guère en meilleur état...

— Le ser lui-même fini par s'écarter, murmura l'étranger, qui, après avoir trempé ses lèvres dans le gin, reposa le gobelet sur la table avec une sorte de dégoût.

— Buvez, buvez, reprit Williams; il n'y a que cela pour reprendre des forces. Le gin est le soleil de l'estomac, et je vous en verserai à discrétion.

la tête pour s'assurer que cette fois ses ordres étaient ponctuellement exécutés.

En effet, la sentence de mort du marquis fut changée en une détention dans la citadelle de Besançon. Là, le dévouement de sa fille fut admirable. Elle avait obtenu la faveur d'être renfermée avec son père, renonçant ainsi au monde et aux partis brillants qui déjà s'étaient offerts pour elle. Lorsque les événements politiques de 1814 vinrent rendre la liberté à M. de Saint-Simon, celui-ci, toujours accompagné par cet ange gardien de sa vieillesse, retourna à Madrid où il mourut bientôt après. Avec 1813 arrivèrent les mauvais jours. Le général Belliard, accusé et et incarcéré à son tour, dut à la reconnaissance de la famille du marquis de Saint-Simon les consolations et les espérances qu'il reçut dans sa prison (1).

Emile MARCO DE SAINTE-HILAIRE.

(1) C'est à l'obligeance de M. le commandant Viot, alors et aide-de-camp de Belliard, le même qui vient de publier les mémoires si intéressants de ce général, que nous devons la communication de cette anecdote qui honore à la fois le caractère du capitaine Rastoul, la famille du marquis de Saint-Simon et celle d'un des plus illustres lieutenants de Napoléon.

— Vous avez donc touché votre solde de mer ?
— Et nous voulons la dépenser jusqu'au dernier farthing. Il faut bien s'indemniser de ce que l'on a souffert ; après la diète, l'abondance ! Nous mettons nos vices au vert, comme dit le révérend Parrey, et nous les laissons poivre à leur saim. Malheureusement, la bourse est légère ; nous n'avons eu ni gratifications, ni parts de prise....

(La suite au prochain numéro.)

REMATE.

— POR RAFAEL RUANO.

En la cuadra de la fabrica de b-las de molde frente al cementerio viejo que estará señalada con la bandera del martillo. El jueves 27 á las 11 en punto se venderán precisamente en la mas alta postura por orden el Señor Juez de intestado los bienes del finado D. Pio Estanislao Garcia y Suces.

Un baal con ripa de uso, cantidad libros y utiles para la enseñanza de las primeras letras, libros impresos, un reloj de plats, varios cuadros, cuatro bancos de pino para escuela, ocho sillas de madera, una mesa y un estante de pino y muchas otras menudencias.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 25 avril

Maldonado, barque française *Fimvelle*.
Buenos-Ayres, paquebot anglais *Spider*, quit pour Rio-Janeiro.
Colonia, goelette de guerre anglaise.

En partance.

Sosmaque-sarde *Consolation*, pour Rio Grande.
Polacre sarde *Precursur*, pour Gènes.
Barque française *Diane*, pour Bordeaux.
Brick espagnole *Hercule*, pour Espagne.
Brick anglais *Ahaz*, pour Valparaiso.
Brick espagnol *Cuacr*, Buenos Ayres.

AVIS.

LEGIÓN DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Avis aux Marchands Bouchers.

« Ceux qui voudront soumissionner pour fournir de la viande fraîche à la Légion Française, se présenteront à l'Etat Major, rue San Carlos, près le Cabildo.

Avis aux Boulangeries.

« Les boulangeries qui voudraient traiter pour la fourniture du pain journalier nécessaire à la Légion, sont invitées à se présenter à l'Etat Major de ce corps où il leur sera donné connaissance des conditions du marché.

Avis au Commerce.

« Tous ceux qui auraient à vendre de la viande salée sèche ou en bariils, haricots, ris, vin de Bordeaux, café, tabac, bois à brûler et autres

objets de consommation, sont invités à présenter leurs échantillons avec les plus justes prix à l'Etat Major de la Légion, rue San Carlos, à côté du Cabildo.

Tout doit être de bonne qualité.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1^{re} COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

« Le capitaine de la 1^{re} compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.

Montevideo, 15 avril.

Le commandant de la compagnie
POYSEINJEAN.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

24^{me}. compagnie dite de la COCARDE

chez M. Rouillier. [Sénateur].
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

Les français demeurant en dehors du Marché et qui voudront faire partie de la troisième compagnie sédentaire sont invités à aller se faire inscrire chez M. Raimond, capitaine de cette compagnie, à côté du café de l'Immortel.

2^{me}. compagnie sédentaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévenus que M. Bacciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire distribuera dorénavant le reste des armes né-

cessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la denomination de M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

Tous les Français faisant partie de la première compagnie sont priés de se faire inscrire chez Mr. Pélabère, rue San Francisco, Maison Laporte, et ceux faisant partie de la seconde chez M. Aubriot, rue de los Pescadores.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Perrin à côté de la Police, en face de magasins du Pacillon Français.

Les ouvriers menuisiers et charpentiers faisant partie du régiment des Volontaires Français sont invités à se mettre aujourd'hui à midi, à la disposition du lieutenant Sicard pour des travaux urgents à la casernes. Leur travail leur sera payé.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

AVIS.

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez MM. Plane frères rue des Juifs, n. 38, de midi à deux heures, pour affaire qui l'intéresse.

Monsieur Désiré Bacciardi, capitaine de la 5^e compagnie des Volontaires Français 2^e bataillon, demeure rue des Fossés du Marché à gauche, maison Caseaux. Avis aux Français qui désireront faire partie de cette compagnie.

AVIS INTERESSANT.

Dans le magasin, rue de San Pedro ou du Porton, maison de Do. Benito Blanco, à la seconde porte en montant vers la Buena-Vista sur la droite, on a reçu de France depuis quelques jours une certaine quantité de haricots, d'ardelles et autres qui se vendront en gros ou au détail au prix le plus modéré, comme aussi une partie de jambons de Bayonne qui se donneront aux mêmes conditions.
S'adresser à Mr. LAFAC, au dit magasin.

Le Gérant Jb. REYNAC.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jb. REYNAC.